

## Chez nos émigrés

LA NAISSANCE D'UNE PAROISSE CANADIENNE CHEZ LES  
PURITAINS

L'automne dernier, je fus prié, à quelques heures d'avis, de me rendre à Leominster, pour y adresser la parole dans une assemblée politique ; et j'avais juste le temps de prendre le train, et le nom de Leominster ne me disait absolument rien. Quand j'arrivai, à la brune, je m'attendais donc à trouver un de ces petits bourgs dont les maisons, d'une uniformité désespérante, sont groupées autour d'une grande usine en forme de coffre, comme l'arche de Noé, et qui pourrait être transformée en prison sans grande dépense. Quelle ne fut pas ma surprise d'être conduit à un hôtel superbe, à travers des rues bordées de pelouses vertes ou de jolis jardins et d'arbres ombrageant de coquets cottages. Puis, le soir, ces rues m'apparurent de nouveau comme dans une féerie, illuminées par mille feux de Bengale, tandis qu'une procession aux flambeaux nous précédait à la salle où devait avoir lieu l'assemblée.

Il est bon de vous dire que j'étais... accompagné du lieutenant-gouverneur Bates, de plusieurs Congressmen et autres notables, pour vous expliquer cette imposante réception. Et, pourtant, il y a une douzaine d'années, un comité de Michigan, désireux de bien faire les choses, organisa une démonstration non moins imposante pour moi seul ; il avait même poussé la complaisance jusqu'à faire tapisser les murs de placards immense portant mon nom en lettres énormes et précédé du titre d'honorable, avant de savoir qu'il avait affaire à un jeune homme de vingt ans. Doux souvenir !

Quand je pénétrai dans la salle de Leominster, je pus constater qu'elle supportait avantageusement la comparaison avec le grand auditorium de votre Monument National.

C'est alors, comme j'exprimais mon admiration et ma surprise, qu'on m'apprit que Leominster se flattait d'être le *banner town* de la Nouvelle-Angleterre. C'est-à-dire la municipalité la plus considérable parmi celles qui ne sont pas incorporées comme ville ou cité.

En effet, Leominster a une population de plus de douze mille âmes. Les habitants, puritains sévères, ne voulant pas rompre avec les traditions, n'ont pas recherché les nouvelles institutions municipales et leur "town" est encore gouvernée par l'assemblée générale des contribuables, comme au temps de Tocqueville. Noblesse oblige ; aussi, tout en faisant les concessions nécessaires au développement de l'industrie, le "banner town" cherche-t-il à être le premier sous le rapport de la propreté, et de l'élégance, comme sous celui de la population.

Or, même dans ce château-fort du puritanisme, les Canadiens-français ont pris pied et se développent. Il y a dix ans, on n'y comptait encore qu'une centaine de familles canadiennes, aujourd'hui il y en a trois cents. Cette petite population a amené un bon nombre d'hommes d'affaires, qui y prospèrent ; elle a fondé trois sociétés de bienfaisance et, depuis un an, elle est assez heureuse pour être desservie par un prêtre canadien.

Ce dernier triomphe est notable ; il n'a pas été obtenu sans beaucoup de tact et de persévérance. Mais les Canadiens de Leominster ont eu le bonheur d'être servis en cette circonstance par un homme remarquable.

Le soir de la procession aux flambeaux, je fus présenté à l'assemblée par le Dr Clément Fréchette, que je voyais pour la première fois. Je ne tardai pas, toutefois, à m'apercevoir qu'il n'était pas seulement populaire parmi nos compatriotes, mais qu'il était tenu en haute estime par la population américaine.

Le Dr Fréchette, qui ne dépasse guère la trentaine, est originaire de Montréal et gradué de l'Université Victoria. Il vint à Leominster il y a huit ans, et aussitôt il prit en main la cause de nos compatriotes, qui

demandaient un prêtre canadien. Mais il procéda avec prudence et évita ainsi des luttes désagréables.

"Nos démarches, me disait-il, ont été une suite de soumissions et de supplications. Mes entrevues et mes correspondances avec l'évêque ont toujours été des plus courtoises. J'ai toujours prêché la modération et la patience."

De la patience ! il en faut beaucoup des fois ; mais enfin, les Canadiens de Leominster étaient récompensés, pour celle qu'ils avaient eue, par la nomination de M. l'abbé Wilfrid Balthazard pour les desservir.

Le nouveau curé vint prendre possession de sa cure le 12 janvier 1900. Notre population lui montra ses véritables sentiments dans une brillante démonstration qui fut couronnée par la présentation d'une bourse de \$226.

À l'origine, il fallut dire la messe dans une salle publique ; on disait même des basses-messes chez des particuliers. Mais sous la direction d'un prêtre parlant leur langue, nos braves gens ne lésinèrent pas. La première quête produisit \$100 ; la première offre par souscriptions volontaires au-delà de \$800. Les affaires marchèrent si bien, que le 20 mars, le nouveau curé achetait un terrain au prix de \$4,700, et le 16 septembre on disait la première messe dans la chapelle.

L'école canadienne à côté de l'église canadienne, voilà le programme des nôtres aujourd'hui ; la petite paroisse de Leominster a montré qu'elle entendait le suivre. Le 14 novembre, ils faisaient l'acquisition d'un autre terrain, pour fins scolaires, et qu'ils payèrent \$4,500 ; finalement, le 12 juin courant, ils achetaient un magnifique presbytère, au coût de \$6,500.

Ces chiffres parlent plus éloquemment que ne sauraient le faire les phrases les plus ronflantes. C'est un bel exemple du progrès constant des nôtres ici.

Cela me donne envie de dire aux apôtres de la colonisation : continuez à fonder des paroisses agricoles dans le nord où la race pourra puiser de ces fortes générations de cultivateurs qui servent à renouveler le sang appauvri des villes ; mais ne trouvez pas mauvais que nous fondions ici de ces colonies stables, où se conservent la foi et l'esprit des aïeux, et qui donneront, sans doute, dans l'avenir, des hommes versés dans les affaires, initiés aux méthodes modernes, qui feront l'honneur de la patrie.

Et, effet, la colonie canadienne de Leominster doit beaucoup de sa vitalité au fait qu'elle n'est pas troublée par les agitations d'une population flottante. On y vient pour s'y fixer et pour y édifier. Ce fait, ainsi que l'influence du Dr Fréchette, qui est mêlé au mouvement politique et qui sait aussi bien plaider notre cause dans la presse qu'auprès des autorités religieuses, tendent à faire disparaître rapidement les préjugés des Américains à l'égard de nos compatriotes.

T. SAINT-PIERRE.

## BENJAMIN FRANKLIN

Les orages électriques me font songer à l'inventeur du paratonnerre.

Pourquoi ne pas parler un peu de l'immortel Américain.

Comme a dit Turgot, dans un vers fameux : *Il prit au ciel la foudre*. Et l'audacieuse et géniale expérience fut faite avec un appareil fort simple.

Pour soutenir l'électricité des nuages, le grand physicien avait d'abord rêvé d'un clocher surmonté d'une tige de fer haute de trente-trois mètres. L'érection du clocher se faisant attendre, Franklin eut l'idée qu'un cerf-volant pourrait suffire.

Au mois de juin 1752, par un temps d'orage, il se rendit dans un champ et lança dans les airs un cerf-volant armé d'une pointe et dont la corde était isolée inférieurement par un cordon de soie.

Il vit plusieurs nuages passer au-dessus de son appareil, sans que celui-ci donnât aucun signe d'électricité. Mais la pluie augmenta le pouvoir conducteur de la corde, et approchant la main d'une clef qu'il avait attachée, Franklin vit éclater des étincelles électriques.

Son émotion fut si forte, dit-il dans son récit, qu'il ne put retenir ses larmes.

L'illustre savant croyait aux progrès de la science et regrettait d'être né sitôt. En 1780, il écrivait à Priesley. "Il est impossible d'imaginer le degré auquel peut être porté, dans mille ans, le pouvoir de l'homme sur la matière."

Benjamin Franklin était fils d'un pauvre artisan de Boston. Mis de bonne heure à faire des chandelles de suif, il fut ensuite ouvrier imprimeur ; lui-même a raconté comment il se forma avec les vies de Plutarque, quelques livres de polémique religieuse et un volume dépareillé d'Addison.

C'est à l'âge de vingt-quatre ans que Benjamin Franklin prit la résolution de parvenir à la perfection morale : Il nous a dit dans ses *Mémoires* les moyens dont il aida sa volonté. Dans l'âpre lutte contre soi-même, il comprenait la nécessité de ne pas épargner ses forces, et comme saint Ignace de Loyola, Franklin avait un livret d'examen particulier.

Choisi par ses compatriotes pour défendre leurs droits auprès de la métropole, il fit de longs séjours en Europe. Paris en raffola et lord Chatham le proclama, en plein parlement : *l'honneur de la race anglaise et de la nature humaine*.

L. C...

Malbaie, juillet 1901.

## LE VIEUX PAROISSIEN

Eugène Manuel, l'auteur des *Ouvriers et de l'Absent*, vient de mourir. Nous détachons la jolie pièce qu'on va lire des *Poèmes populaires*, qui furent couronnés par l'Académie française et qui consacrèrent la réputation du poète.

Au parapet des quais, comme moi, sans scrupule,  
Dans la boîte à deux sous vous l'avez rebuté,  
Le pauvre paroissien qui, toujours écarté,  
Surnage obstinément au fouillis qu'on bouscule !

Sa basane pelée a pris l'air indigent,  
Et revêtu l'enduit des chambres enfumées ;  
Ses tranches, au contact du peuple accoutumées,  
N'ont connu ni l'étui, ni le fermail d'argent.

La garde maculée et la marge noire,  
Gras, crasseux, déchire, les quatre coins ouverts,  
Tanné par les étés, moisi par les hivers,  
Il est là, misérable, et nul ne s'en soucie !

Les chercheurs curieux jamais ne l'ouvriront :  
Ce qu'on y peut trouver ne vaut pas la dépense !  
La parole de Dieu pourrait, sans qu'on y pense,  
Et l'homme la condamne à ce dernier affront !

Ce n'étaient pas des mains délicates et blanches,  
Ni des gants d'où s'exhale un parfum d'encensoir  
Qui, sur le banc de chêne où l'humble va s'asseoir,  
Tournaient assidûment ses pages, les dimanches :

Mais le pouce calleux du rude paysan  
Qui croit comme un enfant aux divines merveilles ;  
Mais, ridés et tremblants, les doigts des pauvres vieilles  
La main de la servante ou bien de l'artisan.

O livre, tout rempli de naïves promesses,  
Hôte obscur et discret de quelque galetas,  
Avant d'en arriver à dormir dans ce tas,  
Combien, depuis un siècle, as-tu suivi de messe ?

Vieux bouquin de hasard, si tu nous racontais  
Tout ce que tu reçus de saintes confidences,  
Les bonheurs, les regrets, les longues pénitences,  
Et tous les cœurs blessés que tu reconfortais ?

Triste épave échouée aux rives de la Seine,  
Maintenant te voilà sous la pluie et le vent,  
Dédaigné, maltraité sans nul remords, bravant  
Le voisinage impur de quelque livre obscène !

Le souffle d'air qui passe et qui s'en fait un jeu,  
De tes flancs chaque jour détache une prière ;  
Et la feuille, emportée au cours de la rivière,  
Semble, e tourbillonnant, prendre son vol vers Dieu.

EUGÈNE MANUEL.

Demeure si tu veux dans le même quartier que ton rival, dans la même rue que ton adversaire, sous le même toit que ton camarade, mais habite toujours loin d'un ami intime.